

Essai sur les avantages à retirer des Colonies Nouvelles dans les circonstances présentes

le 15 messidor, an V. (3 juillet 1797)

Par le Citoyen TALLEYRAND,

Lu à la Séance publique de l'Institut National, le 15 messidor, an V.

(Dans Annales de l'Académie des Sciences Coloniales tome III 1929 (pages 141 à 147))

Les hommes qui ont médité sur la nature des rapports qui unissent les métropoles aux colonies, ceux qui sont accoutumés à lire de loin les événements politiques dans leurs causes, prévoient depuis longtemps que les colonies américaines se sépareront un jour de leurs métropoles, et, par une tendance naturelle que les vices des Européens n'ont que trop accélérée, ou se réuniront entre elles, ou se rattacheront au continent qui les avoisine : ainsi le veut cette force des choses qui fait la destinée des États et à laquelle rien ne résiste.

Si de tels événements sont inévitables, il faut du moins en retarder l'époque et mettre à profit le temps qui nous en sépare. Des mesures désastreuses ont porté dans nos colonies la dévastation. L'humanité, la justice, la politique même, commandent impérieusement que, par des mesures fermes et sages, on s'efforce enfin à réparer les ruines.

Mais, en même temps, ne convient-il pas de jeter les yeux sur d'autres contrées et d'y préparer l'établissement de colonies nouvelles dont les liens avec nous seront plus naturels, plus utiles et plus durables ? Car, il faut bien que le système de notre gouvernement intérieur amène dans nos rapports étrangers des changements qui lui soient analogues.

L'effet nécessaire d'une constitution libre est de tendre sans cesse à tout ordonner, en elle et hors d'elle, pour l'intérêt de l'espèce humaine : l'effet nécessaire d'un gouvernement arbitraire est de tendre sans cesse à tout ordonner en lui et hors de lui pour l'intérêt particulier de ceux qui gouvernent. D'après ces tendances opposées, il est incontestable que rien ne peut exister longtemps pour les moyens, puisque rien de commun n'existe pour l'objet.

La tyrannie s'irrite des regrets alors qu'ils se manifestent; l'indifférence ne les entend pas : la bonté les accueille avec intérêt; la politique leur cherche un contre poids : or, le contre poids des regrets, c'est l'espoir.

Les anciens avaient imaginé le fleuve de l'oubli, où se perdaient, au sortir de la vie, tous les souvenirs. Le véritable Lethé au sortir d'une révolution, est dans tout ce qui ouvre aux hommes les routes de l'espérance. « Toutes les mutations, dit Machiavel, fournissent de quoi en faire une autre. » Ce mot est juste et profond.

En effet, sans parler des haines qu'elles éternisent et des motifs de vengeance qu'elles déposent dans les âmes, les révolutions qui ont tout remué, celles surtout auxquelles tout le monde a pris part, laissent après elles une inquiétude générale dans les esprits, un besoin de mouvement, une disposition vague aux entreprises hasardeuses, et une ambition dans les idées, qui tend sans cesse à changer et à détruire.

Cela est vrai, surtout quand la révolution s'est faite au nom de la liberté. « Un gouvernement libre, a dit quelque part Montesquieu, c'est-à-dire, toujours agité, etc.. » Une telle agitation ne pouvant pas être étouffée, il faut la régler; il faut qu'elle s'exerce non aux dépens, mais au profit du bonheur public.

Après les crises révolutionnaires, il est des hommes fatigués et vieillis sous l'impression du malheur, dont il faut en quelque sorte rajeunir l'âme. Il en est qui voudraient ne plus aimer leur pays, à qui il faut faire sentir qu'heureusement cela est impossible.

Le temps et de bonnes lois produiront sans doute d'heureux changements ; mais il faut aussi des établissements combinés avec sagesse : car le pouvoir des lois est borné, et le temps détruit indifféremment le bien et le mal.

Lorsque j'étais en Amérique, je fus frappé de voir qu'après une révolution, à la vérité très dissemblable de la nôtre, il restait aussi peu de traces d'anciennes haines, aussi peu d'agitation, d'inquiétude, enfin qu'il n'y avait aucun de ces symptômes qui, dans les États devenus libres, menacent à chaque instant la tranquillité. Je ne tardai pas à en découvrir une des principales causes. Sans doute, cette révolution, a, comme les autres, laissé dans les âmes des dispositions à exciter ou à recevoir de nouveaux troubles; mais ce besoin d'agitation a pu se satisfaire autrement dans un pays vaste et nouveau, où des projets aventureux amorcent les esprits, où une immense quantité de terres incultes leur donne la facilité d'aller employer loin du théâtre des premières dissensions une activité nouvelle, de placer des espérances dans des spéculations

lointaines, de se jeter à la fois au milieu d'une foule d'essais, de se fatiguer enfin par des déplacements, et d'amortir ainsi chez eux des passions révolutionnaires.

Heureusement le sol que nous habitons ne présente pas les mêmes ressources : mais des colonies nouvelles, choisies et établies avec discernement, peuvent nous les offrir ; et ce motif pour s'en occuper. ajoute une grande force à ceux qui sollicitent déjà l'attention publique sur ce genre d'établissements.

Les diverses causes qui ont donné naissance aux colonies dont l'histoire nous a transmis l'origine, n'étaient pas plus déterminantes; la plupart furent beaucoup moins pures : ainsi l'ambition, l'ardeur des conquêtes, portèrent les premières colonies des Phéniciens (1), et les Égyptiens dans la Grèce ; la violence, celle des Tyriens à Carthage (2) ; les malheurs de la guerre, celle des Troyens fugitifs en Italie (3) ; le commerce, l'amour des richesses, celles des Carthaginois (4) dans les îles de la Méditerranée et sur les côtes de l'Espagne et de l'Afrique; la nécessité, celle des Athéniens dans l'Asie Mineure (5) lorsqu'ils devinrent trop nombreux pour leur territoire borné et peu fertile ; la prudence, celle des Lacédémoniens à Tarente, qui par elle se délivrèrent des citoyens turbulents; une force politique, les nombreuses colonies des Romains (6) qui se montrèrent doublement habiles en cédant à leurs colons une portion des terres conquises, et parce qu'ils apaisaient le peuple, qui demandait sans cesse un nouveau partage, et parce qu'ils faisaient ainsi, des mécontents mêmes, une garde sûre dans le pays qu'ils avaient soumis ; l'ardeur au pillage et la fureur guerrière (bien plus que l'excès de la population) les colonies, ou plutôt les irruptions des peuples du Nord (7) dans l'empire romain ; une pitié romanesque et conquérante, celles des Européens (8) dans l'Asie.

Après la découverte de l'Amérique, on vit la folie, l'injustice, le brigandage de particuliers altérés d'or se jeter sur les premières terres qu'ils rencontrèrent. Plus ils étaient avides, plus ils s'isolaient ; ils voulaient, non pas cultiver, mais dévaster; ce n'étaient pas encore là de véritables colonies. Quelque temps après, les dissensions religieuses donnèrent naissance à des établissements plus réguliers : ainsi, les Puritains se réfugièrent au Nord de l'Amérique ; les Catholiques d'Angleterre dans les Marylands ; les Quakers, dans la Pensylvanie : d'où Smith, conclut que ce n'était point la sagesse, mais plutôt les vices des gouvernements d'Europe qui peuplèrent le Nouveau Monde.

D'autres grands déplacements sont dus aussi à une politique ombrageuse ou à une politique faussement religieuse : ainsi l'Espagne rejeta de son sein les Maures; la France les Protestants; presque tous les gouvernements les Juifs; et, partout, on reconnut trop tard l'erreur qui avait dicté ces déplorables conseils. On avait des mécontents, on voulut en faire des ennemis : ils pouvaient servir leur pays, on les força à lui nuire.

Cette longue expérience ne doit pas être perdue pour nous. L'art de mettre les hommes à leur place est le premier, peut-être, dans la science du gouvernement ; mais celui de trouver la place des mécontents est à coup sûr le plus difficile ; et, présenter à leur imagination des lointains, des perspectives où puissent se prendre leurs pensées et leurs désirs, est, je crois, une des solutions de cette difficulté sociale.

Dans le développement des motifs qui ont déterminé l'établissement d'un très grand nombre de colonies anciennes, on remarque aisément, qu'alors même qu'elles étaient indispensables, elles furent volontaires; qu'elles étaient présentées par les gouvernements comme un appât, non comme une peine ; on y voit surtout dominer cette idée, que les États politiques doivent tenir en réserve des moyens de placer utilement hors de leur enceinte cette surabondance de citoyens qui, de temps en temps, menaçaient la tranquillité. Ce besoin, au reste, était fondé sur une origine vicieuse : c'était, ou une première loi agraire qui suscitait de menaçantes réclamations qu'il fallait calmer, ou une constitution trop exclusive qui, faite pour une classe, faisait craindre la trop grande population des autres.

C'est en nous emparant de ce qu'ont de plus pur ces vues des anciens, et en nous défendant de l'application qu'en ont faite la plupart de ces peuples modernes, qu'il convient, je pense, de s'occuper, dès les premiers jours de la paix, de ce genre d'établissements qui, bien conçus et bien exécutés, peuvent être, après tant d'agitations, la source des plus précieux avantages.

Et combien de Français doivent embrasser avec joie ces avantages ! combien en est-il chez qui, ne fut-ce que pour des instants, un ciel nouveau est devenu un besoin ! et ceux qui, restés seuls, ont perdu, sous le fer des assassins, tout ce qui embellissait pour eux la terre natale ; et ceux pour qui elle est devenue inféconde, et ceux qui n'y trouvent que des regrets, et ceux même qui n'y trouvent que des remords; et les hommes qui ne peuvent se résoudre à placer l'espérance là où ils éprouvèrent le malheur; et cette multitude de malades politiques, ces caractères inflexibles qu'aucun revers ne peut plier, ces imaginations ardentes qu'aucun raisonnement ne ramène, ces esprits fascinés qu'aucun événement ne désenchante ; et ceux qui se trouvent toujours trop resserrés dans leur propre pays; et les spéculateurs avides; et les spéculateurs aventureux ; et les hommes qui brûlent d'attacher leur nom à des découvertes, à des fondations de villes, à des civilisations; tel

pour qui la France constituée est encore trop agitée, tel pour qui elle est trop calme ; ceux enfin qui ne peuvent se faire à des égaux, et ceux qui ne peuvent se faire à aucune dépendance.

Et qu'on ne croie pas que tant d'éléments divers et opposés ne peuvent se réunir. N'avons-nous pas vu dans ces dernières années, depuis qu'il y a des opinions politiques en France, des hommes de tous les partis s'embarquer ensemble pour aller courir les mêmes hasards sur les bords inhabités du Scioto ? Ignore-t-on l'empire qu'exercent sur les âmes les plus irritables, le temps, l'espace, une terre nouvelle, des habitudes à commencer, des obstacles communs à vaincre, la nécessité de s'entraider, remplaçant le désir de se nuire, le travail qui adoucit l'âme, et l'espérance qui la console, et la douceur de s'entretenir du pays qu'on a quitté, celle même de s'en plaindre ? etc.

Non, il n'est pas si facile qu'on le pense, de haïr toujours : ce sentiment ne demande souvent qu'un prétexte pour s'évanouir ; il ne résiste jamais à tant de causes agissant à la fois pour l'éteindre.

Tenons donc pour indubitable que ces discordances d'opinions, aussi bien que celles des caractères, ne forment point obstacle à de nouvelles colonies, et se perdront toutes dans un intérêt commun, si l'on sait mettre à profit les erreurs et les préjugés qui ont flétri jusqu'à ce jour les nombreuses tentatives de ce genre.

Il n'entre point dans le plan de ce mémoire de présenter tous les détails d'un établissement colonial, mon but n'étant que d'éveiller l'attention publique, et d'appeler sur ce sujet des méditations plus approfondies et les connaissances de tous ceux qui ont des localités à présenter.

Toutefois, je ne m'interdirai point d'énumérer quelques-uns des principes les plus simples, sur lesquels ces établissements doivent être fondés ; j'ai besoin de me rassurer moi-même contre la crainte de voir renouveler des essais désastreux. Je pense qu'on sentira le besoin de s'établir dans des pays chauds, parce que ce sont les seuls qui donnent des avances à ceux qui y apportent de l'industrie ; dans des lieux productifs de ce qui nous manque et désireux de ce que nous avons, car c'est là le premier lien des métropoles et des colonies. On s'occupera, sans doute, à faire ces établissements vastes, pour que, hommes et projets y soient à l'aise ; variés pour que chacun y trouve la place et le travail qui lui conviennent. On saura, surtout, qu'on ne laisse pas s'embarquer inconsidérément une multitude d'hommes à la fois, avant qu'on ait pourvu aux besoins indispensables à un premier établissement ; et l'on se rappellera que c'est par la plus inepte des imprévoyances que les expéditions de Mississipi en 1719, et de Cayenne, en 1763, ont dévoré tant de milliers de Français.

Jusqu'à présent, les gouvernements se sont fait une espèce de principe de politique de n'envoyer pour fonder leurs colonies, que des individus sans industrie, sans capitaux et sans mœurs. C'est le principe absolument contraire qu'il faut adopter ; car le vice, l'ignorance et la misère ne peuvent rien fonder : ils ne savent que détruire.

Souvent, on a fait servir les colonies de moyens de punition ; et l'on a confondu imprudemment celles qui pourraient servir à cette destination, et celles dont les rapports commerciaux doivent faire la richesse de la métropole. Il faut séparer avec soin ces deux genres d'établissements : qu'ils n'aient rien de commun dans leur origine, comme ils n'ont rien de semblable dans leur destination ; car l'impression qui résulte d'une origine flétrie a des effets que plusieurs générations suffisent à peine pour effacer.

Mais quels seront les liens entre ces colonies nouvelles et la France ? L'histoire offre des résultats frappants pour décider la question. Les colonies grecques étaient indépendantes ; elles prospérèrent au plus haut point. Celles de Rome furent toujours gouvernées ; leurs progrès furent presque nuls, et leurs noms nous sont à peine connus. La solution est encore aujourd'hui là, malgré la différence des temps et des intérêts. Je sais qu'il est difficile de convaincre des gouvernements qui ne savent pas sortir de l'habitude ; qu'ils retireront le prix de leurs avances et de leur protection sans recourir à des lois de contrainte ; mais il est certain que l'intérêt bien entendu de deux pays est le vrai lien qui doit les unir, et ce lien est bien fort quand il y a aussi origine commune : il se conserve même lorsque la force des armes a déplacé les relations. C'est ce qu'on aperçoit visiblement dans la Louisiane, restée Française quoique sous la domination espagnole depuis plus de trente ans ; dans le Canada, quoiqu'au pouvoir des Anglais depuis le même nombre d'années les colons de ces deux pays ont été Français ; ils le sont encore, et une tendance manifeste les porte toujours vers nous.

C'est donc sur la connaissance anticipée des intérêts réciproques, fortifiés par ce lien si puissant d'origine commune, que l'établissement doit être formé, et sur la force de cet intérêt qu'il faut compter pour en recueillir les avantages. A une grande distance, tout autre rapport devient avec le temps, illusoire, ou est plus dispendieux que productif : ainsi, point

de domination, point de monopole; toujours la force qui protège, jamais celle qui s'empare ; justice, bienveillance ; voilà les vrais calculs pour les États comme pour les individus; voilà la source d'une prospérité réciproque. L'expérience et le raisonnement s'unissent enfin pour repousser ces doctrines pusillanimes qui supposent une perte partout où il s'est fait un gain. Les principes vrais du commerce sont l'opposé de ces préjugés ils promettent à tous les peuples des avantages mutuels, et ils les invitent à s'enrichir tous à la fois par l'échange de leurs productions, par des communications libres et amicales, et par les arts utiles de la paix.

Du reste, les pays propres à recevoir nos colonies sont en assez grand nombre ; plusieurs rempliraient parfaitement nos vues.

En nous plaçant dans la supposition où nos îles d'Amérique s'épuiseraient, ou même nous échapperaient, quelques établissements le long de la côte de l'Afrique, ou plutôt dans les îles qui avoisinent ce continent, seraient faciles et convenables. Un auteur recommandable par les vues qui se manifestent dans des ouvrages, tous inspirés par l'amour du bien public, le citoyen Montlinot, dans un très bon mémoire qu'il vient de publier, indique le long de cette côte un archipel d'îles dont plusieurs, quoique fertiles, sont inhabitées et à notre disposition.

M. le Duc de Choiseul, un des hommes de notre siècle qui a eu le plus d'avenir dans l'esprit, qui déjà en 1769 prévoyait la séparation de l'Amérique et de l'Angleterre et craignait le partage de la Pologne, cherchait dès cette époque à préparer par des négociations la cession de l'Égypte à la France, pour se trouver prêt à remplacer, par les mêmes productions et par un commerce plus étendu, les colonies américaines le jour où elles nous échapperaient. C'est dans le même esprit que le gouvernement anglais encourage avec tant de succès la culture du sucre au Bengale ; qu'il avait, avant la guerre, commencé un établissement à Sierra-Leone, et qu'il en préparait un autre à Boulant. Il est d'ailleurs une vérité qu'il ne faut pas chercher à taire : la question si indirectement traitée sur la liberté des noirs, quel que soit le remède que la sagesse apporte aux malheurs qui en ont été la suite, introduira tôt ou tard, un nouveau système dans la culture des denrées coloniales : il est politique d'aller au-devant de ces grands changements ; et la première idée qui s'offre à l'esprit, celle qui amène le plus de suppositions favorables, paraît être d'essayer cette culture aux lieux même où naît le cultivateur.

Je viens à peine de marquer quelques positions ; il en est d'autres que je pourrais indiquer également : mais, ici surtout, trop annoncer ce qu'on veut faire est le moyen de ne pas le faire. C'est d'ailleurs aux hommes qui ont le plus et le mieux voyagé, à ceux qui ont porté dans leurs recherches cet amour éclairé et infatigable de leur pays; c'est à notre Bougainville, qui a eu la gloire de découvrir ce qu'il a été encore glorieux pour les plus illustres navigateurs de l'Angleterre de parcourir après lui; c'est à Fleurieu, qui a si parfaitement observé ce qu'il a vu, et si bien éclairé du jour d'une savante critique les observations des autres ; c'est à de tels hommes de dire au gouvernement, lorsqu'ils seront interrogés par lui, quels sont les lieux où une terre neuve, un climat facilement salubre, un sol fécond et des rapports marqués par la nature, appellent notre industrie et nous promettent de riches avantages pour le jour du moins où nous saurons n'y porter que des lumières et du travail.

De tout ce qui vient d'être exposé, il suit que tout presse de s'occuper de nouvelles colonies : l'exemple des peuples les plus sages, qui en ont fait un des grands moyens de tranquillité ; le besoin de préparer le remplacement de nos colonies actuelles pour ne pas nous trouver en arrière des événements ; la convenance de placer la culture de nos denrées coloniales plus près de leurs vrais cultivateurs ; la nécessité de former avec les colonies les rapports les plus naturels, bien plus faciles, sans doute, dans les établissements nouveaux que dans les anciens ; l'avantage de ne point nous laisser prévenir par une nation rivale, pour qui chacun de nos oublis, chacun de nos retards en ce genre est une conquête ; l'opinion des hommes éclairés qui ont porté leur attention et leurs recherches sur cet objet ; enfin, la douceur de pouvoir attacher à ces entreprises tant d'hommes agités qui ont besoin des projets, tant d'hommes malheureux qui ont besoin d'espérance.

(1) Cécrops, Cadmus et Danaüs.

(2) Didon.

(3) Enée.

(4) Syracuse.

(5) Milet, Ephèse.

(6) Grand nombre de petites colonies dans le pays latin, aucune ne devint célèbre.

(7) Invasions des Huns, Goths, Vandales, Cimbres, etc.

(8) Croisades.